

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 9 (1901)
Heft: 4

Artikel: Les populations primitives de la Suisse
Autor: Schenk, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-10715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LES POPULATIONS PRIMITIVES DE LA SUISSE

*Conférence académique prononcée le 18 décembre 1900, à Lausanne,
par le Dr. Alexandre SCHENK, privat-docent à l'Université.*

Parmi les questions si nombreuses et si diverses qui se posent à l'esprit humain, il en est une qui passionne à juste titre : c'est celle de l'origine et de la formation de notre nation. Les recherches déjà nombreuses des historiens, des philosophes, des linguistes, des archéologues nous ont fait connaître les races d'hommes qui se sont établies dans notre pays ; elles nous ont révélé leurs mœurs, leurs langues, leur degré de civilisation et le rôle qu'elles ont joué dans les événements sociaux ou politiques. Ces précieux documents, ainsi que les restes squelettiques des populations préhistoriques, réunis et confrontés par la critique moderne, ont permis de faire reposer sur des bases plus solides que la tradition, l'histoire des anciennes populations de l'Helvétie.

Toutefois les documents historiques et linguistiques, le plus souvent imparfaits, attribuent fréquemment à l'invasion ou au passage de tel ou tel peuple une influence capitale, influence qui se serait manifestée en donnant aux habitants de telle ou telle région une empreinte ethnique spéciale. Or l'on sait combien il faut être réservé à cet égard, car, dans la majorité des cas, le vainqueur, généralement en nombre inférieur, est complètement absorbé par le vaincu. Souvent aussi, lorsque l'envahisseur est en nombre suffisant et que

ses caractères anthropologiques persistent au travers des générations nouvelles, il adopte les mœurs, les coutumes, la langue du peuple avec lequel il a fusionné.

C'est ainsi que les tribus germaniques des invasions des temps historiques, bien qu'elles fussent conquérantes, adoptèrent en grande majorité la langue des vaincus : tels les Lombards de l'Italie du Nord, les Goths et les Francs en Espagne et dans la Gaule, les Burgondes dans la Franche-Comté et la Suisse occidentale. Par contre, en Angleterre, ce fut l'idiome des émigrants anglo-saxons qui domina, et dans la Suisse de l'Est et du Nord, au-dessus de la Sarine, celui des Allémanes.

Il serait superflu de multiplier les exemples. Comme l'a si bien dit Paul Broca ¹, ce qui s'est passé dans les temps historiques nous permet d'admettre, comme une règle à peu près générale, que, lorsqu'à la suite d'une migration ou d'une conquête, deux langues existent côte à côte, sur le même sol, il peut se faire entre elles des échanges de mots, de locutions et même de certaines formes grammaticales, mais non une fusion véritable ; que l'une des deux langues finit le plus souvent par supplanter l'autre, après une résistance plus ou moins longue ; que, dans cette lutte entre les deux langues rivales, le succès ne dépend nécessairement ni de la prépondérance politique, ni de la prépondérance numérique, mais qu'il dépend aussi, en grande partie, du degré de civilisation relative des deux peuples qui se trouvent en présence dans le même pays. Un essaim d'étrangers arrivant au milieu d'une race barbare, avec une civilisation très supérieure, peut y implanter sa langue, avec ses connaissances, son industrie et ses mœurs ; tandis que des conquérants infiniment plus nombreux, mais moins civilisés, installés et maintenus seulement par la force brutale, ne

¹ Paul Broca. *La linguistique et l'anthropologie*. Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, tome III, 1862, pages 261-319.

peuvent imposer et même conserver leur langue qu'à la condition d'être presque aussi nombreux que les vaincus. Par conséquent, lorsque deux peuples se mélangent, il n'y a aucun parallélisme entre les conditions qui font prévaloir le type physique et celles qui font prévaloir le type linguistique de l'une ou l'autre race. Au bout d'un certain nombre de générations, quand le mélange est effectué, la race croisée tend à se rapprocher de plus en plus du type physique de la race la plus nombreuse, tandis que c'est quelquefois la langue de la race la moins nombreuse qui supplante et remplace celle de la majorité. Il arrive ainsi que souvent la race conquise revient complètement ou presque complètement à son type primitif, qu'elle absorbe ses conquérants, qu'elle ne garde aucune trace ou presque aucune trace de leur sang, dilué par la suite des générations, et qu'elle continue cependant à parler leur langue, parce que l'extinction des idiomes nationaux a marché de front avec l'extinction des caractères physiques de la race étrangère.

La linguistique et l'histoire ne fournissent donc pas à l'ethnologie des caractères de premier ordre. Pour aboutir à des résultats exacts, à des données certaines sur l'origine et la constitution d'une population il est nécessaire de faire une étude approfondie de celles qui l'ont précédée. Grâce aux connaissances qui nous sont fournies par l'anthropologie et l'archéologie préhistoriques, nous allons essayer de passer rapidement en revue l'histoire des populations primitives de la Suisse.

* * *

Les nombreuses recherches faites jusqu'à ce jour en Suisse par les archéologues et les anthropologistes n'ont pas amené la découverte de restes humains ou de débris d'industrie se rapportant aux premières époques de la période quaternaire, alors que vivait ailleurs et principalement dans

le nord de la France, en Belgique, en Alsace, en Allemagne, la première race humaine fossile connue sous le nom de *race de Neanderthal*, caractérisée par un crâne allongé, aplati, au front fuyant, avec des arcades sourcilières proéminentes, formant une véritable visière au-dessus de la face, par une taille moyenne, plutôt petite, variant d'après les restes squelettiques très robustes qu'elle nous a laissés, entre 1 m. 53 et 1 m. 61¹.

Cette race qui, en somme, n'est que peu connue, malgré les ossements recueillis dans différentes stations belges et françaises paraît avoir mené une vie errante, mais la Suisse, à ce moment était recouverte de son manteau de glace, et il est probable que l'homme de Neanderthal, s'il a habité notre pays, n'a fait que le parcourir à la recherche du gibier, ne s'y fixant jamais d'une manière sédentaire. Cette race ne peut donc avoir joué aucun rôle important, en tant que facteur ethnique dans la formation des populations de la Suisse.

* * *

C'est seulement vers la fin de la période quaternaire, c'est-à-dire dans le post-glaciaire complet, après que les glaciers se furent en partie retirés par suite d'un changement survenu dans les conditions climatiques de notre pays, la fusion de la glace l'emportant sur la vitesse de progression de la masse du glacier, c'est à ce moment de l'histoire du globe, que des hommes possédant pour toute arme quelques éclats de silex ou de fragments de bois de rennes, des hommes de l'époque *paléolithique* ou de la *pierre taillée* ont vécu, d'une manière sédentaire, sur le sol helvétique. La preuve nous en est fournie par les stations paléolithiques de Veyrier, au pied du Salève, dans la Haute-Savoie mais à quelques pas de la frontière suisse, du Scé, près de Villeneuve,

¹ Nous joindrons à notre prochaine livraison, avec la seconde partie de cette conférence, une planche représentant la tête de l'homme de Néanderthal et un buste de femme.

du Moulin de Liesberg entre Delémont et Laufen, de Belle-Rive entre Soyhières et Delémont et enfin par les stations schafihousoises de Freudenthal, de Thayngen et du Schweizersbild qui, de toutes, sont les plus importantes.

A cette époque reculée le climat de notre pays était arctique, des animaux confinés aujourd'hui dans les régions polaires ou sur les hauteurs glaciales des Alpes habitaient nos plaines : tels, par exemple, le campagnol des neiges, le lièvre variable ou lièvre des Alpes, le lagopède ou perdrix des neiges, le bouquetin, le chamois, l'isatis ou renard bleu, l'ovibos ou bœuf musqué, l'ours noir, le lemming à collier ; des troupeaux de rennes, de chevaux et d'hémiones, poursuivis par les gloutons et les loups, erraient à la surface de la Suisse. Rutimeyer a même reconnu parmi les ossements de la station de Thayngen, le lion des cavernes, le mammoth, le rhinocéros et l'urus. Dans les vallées, au bord des fleuves, les castors construisaient vers la fin de la période leurs demeures et leurs digues. La flore devait avoir un caractère alpin ou glaciaire, et le pays tout entier, si longtemps balayé par les glaces, n'était qu'un vaste désert de boue glaciaire, de moraines et d'alluvions torrentielles. La végétation tendait à suivre le glacier dans sa marche de recul vers les vallées, mais elle devait avancer fort lentement, toute trace de terre végétale ayant disparu sous la pression énorme et persistante de la colossale masse du glacier.

* * *

Les premiers vestiges de l'homme contemporain du renne ont été découverts dans nos Alpes en 1834 par M. Taillefer, au fond d'une excavation des éboulis de Veyrier près Gevève. Ils consistaient en ossements nombreux d'animaux et en silex taillés, ayant presque tous la forme de racloirs tranchants sur l'un des bords. Dans le bassin même du lac Léman et tout près de ses rives, à Villeneuve, existait une

autre station, la grotte du Scé. Cette grotte, fouillée en 1870 par M. Henri de Saussure, est très bien caractérisée par ses silex et par sa faune, qui contient de nombreux débris de renne aux os refendus. Enfin d'autres stations ont été découvertes depuis cette époque ; tout d'abord celle de Freudenthal, près de Schaffhouse, qui contenait, avec des silex taillés, des instruments en os et en corne de renne et enfin les importantes stations de Thayngen et de Schweizersbild.

La station paléolithique de Thayngen est située dans le canton de Schaffhouse, sur la frontière du grand-duché de Bade, sur le chemin de Schaffhouse à Constance. C'est une grotte mesurant 15,50 mètres de profondeur et qui renfermait, à côté d'une très grande quantité de silex taillés, des os travaillés représentant des objets et instruments divers, en particulier des portions de cornes de rennes transformées en ce qu'on est convenu de désigner sous le nom de bâtons de commandements et richement ornés de gravures ou de sculptures. Ces gravures représentent soit des chevaux, soit le renne. Une de ces gravures est particulièrement intéressante car elle dénote chez l'artiste qui l'a exécutée un véritable sentiment artistique ; elle est figurée sur un fragment de bois de renne et représente le renne broutant. A l'intérieur de la grotte les ossements qui s'y trouvaient appartenaient, à part le renne, au lion des cavernes, au mammoth, au rhinocéros, au glouton, au renard polaire, etc., animaux qui ne font aujourd'hui plus partie de la faune de notre pays et dont plusieurs espèces sont complètement éteintes.

A trois kilomètres au nord de Schaffhouse, au milieu des collines qui bordent la rive droite du Rhin, il y a un site ravissant. C'est un petit plateau, couvert de prairies, entouré d'arbres et au milieu duquel s'élèvent trois rochers. Au pied de l'un de ces rochers, complètement isolé au milieu d'un champ, des fouilles ont été faites par M. le Dr Nüesch pendant les années 1891, 1892, 1893 et 1894 ; ses parois, garnies

d'arbustes, sont d'un accès facile, sauf du côté opposé où elles forment une muraille en arc de cercle, disposée en surplomb et abritant la station préhistorique.

Comme toujours, les hommes avaient su choisir, pour en faire leur habitation, l'emplacement le plus favorable de toute la contrée, au voisinage de plusieurs cours d'eau et à 200 mètres à peine d'une source abondante, aujourd'hui captée pour les besoins de la ville de Schaffhouse. Cette station, protégée contre les vents du nord, était pour ses primitifs habitants un centre d'excursions dans les vallées voisines. Ils pouvaient y vivre à l'abri de toute surprise.

La faune qui a été rencontrée dans les dépôts de la période paléolithique de la station du Schweizersbild révèle un climat froid ; on y rencontre, en effet, l'ours noir, le glouton, le loup, le bison et le renne qui en est l'espèce dominante. Les ossements de la couche archéologique sont généralement brisés, les os à moelle refendus en long. Ce sont évidemment des restes de repas. Les débris du renne sont de beaucoup les plus abondants ; viennent ensuite ceux de cheval et de lièvre des Alpes. Cela ne prouve pas que ces trois espèces étaient les plus abondantes à cette époque, mais seulement que c'étaient les gibiers préférés par les habitants de la station. Celle-ci renfermait plusieurs foyers autour desquels ont été recueillis en grande partie les objets ethnographiques. Les hommes du Schweizersbild établissaient ces foyers avec beaucoup de soins. Le plus remarquable est formé de dalles aplaties et juxtaposées sur lesquelles reposent, particulièrement au centre du foyer, plusieurs gros cailloux arrondis. Les nombreux objets trouvés dans cette station sont des couteaux, scies, aiguilles, harpons, marteaux, en os de renne ou en silex, mais jamais polis ni perforés. Enfin, des dessins intéressants, gravés sur la pierre ou sur des bois de rennes, révèlent un certain sentiment artistique chez ces populations disparues, mais ce sentiment est

bien moins développé chez l'homme du Schweizersbild que chez celui de Thayngen. Une plaque de calcaire porte sur une face deux hémiones, un jeune et un adulte, mais ici le dessin est dur, inexact et pour ainsi dire enfantin. Nous sommes loin des belles représentations d'animaux trouvées à Thayngen. On croirait voir un spécimen de l'art de certaines peuplades circumboréales.

On a aussi trouvé, près des foyers, beaucoup d'objets de parure, munis d'un trou de suspension, tels que des dents de chiens, des coquilles diverses provenant des bassins tertiaires d'Ulm ou de Mayence, ce qui semblerait prouver que ces populations primitives entretenaient déjà des relations commerciales avec d'autres peuples situés beaucoup plus au nord ou à l'est, relations commerciales qui s'effectuaient probablement par les voies naturelles offertes par les grandes vallées, celles du Danube et du Rhin, par exemple, ou, tout au moins, que les hommes paléolithiques du Schweizersbild provenaient de ces contrées lointaines.

En résumé, au point de vue ethnographique, l'homme de l'âge du renne du Schweizersbild paraît être identique à celui des autres pays. Cet homme paraît avoir eu partout la même manière de vivre. Il est probable qu'il appartient partout à une même race. Au Schweizersbild, nous n'avons pas de document permettant de se rendre compte de ses caractères anatomiques.

* * *

Bien qu'aucun reste squelettique des troglodytes paléolithiques n'ait été rencontré dans les stations helvétiques, il est probable qu'ils devaient appartenir à la même race que ceux qui ont été découverts en France, et qui, d'après les squelettes de *Laugerie-Basse* et de *Chancelade*, possédaient une taille moyenne de 1,60 mètre, un corps large et trapu, une ossature robuste, un crâne allongé, fortement dolichocéphale, assez volumineux, des crêtes temporales peu

divergentes, des os malaires projetés en dehors, indiquant une face large, des orbites moyennes, un orifice nasal étroit, à bord inférieur tranchant, une région sous-nasale peu élevée et non prognathe. La mâchoire inférieure présentait un menton très accusé et très proéminent¹.

La provenance de ces dolichocéphales de la fin des temps quaternaires qui constituent la race de *Laugerie-Chancelade* des anthropologistes français est inconnue, mais si nous essayons de fixer au point de vue anatomique et ethnographique les affinités de ces peuplades troglodytiques qui occupèrent, à la fin du paléolithique, les grottes et abris des vallées sous-pyrénéennes, du Périgord, de la Belgique et de la Suisse, avec les races actuelles, nous trouvons qu'elles présentent une très grande analogie de caractères avec les Esquimaux actuels, ceux du Grœnland et du Labrador² en particulier, et il est fort probable qu'à la fin du paléolithique, la température étant devenue plus douce, une partie de ces populations a émigré à la suite du renne — qui formait avec le bœuf et le cheval le produit le plus abondant et le plus régulier des chasses — vers le Nord-Est européen, vers le Nord-Ouest et les terres arctiques, avant la rupture des communications terrestres avec l'Amérique³.

Il est cependant permis de supposer, malgré l'absence de documents, que les populations de la race de *Laugerie-Chancelade* sont en partie restées en Helvétie après le départ du renne et qu'elles ont donné naissance, durant la période néolithique, comme en Gaule, à leur descendante directe, la race de *Baumes-Chaudes-Cromagnon*. Cette race n'a pas été jusqu'à présent rencontrée d'une manière certaine, en Suisse,

¹ G. Hervé. *La race des troglodytes magdaléniens*. Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris. 1893, page 180.

² A. Schenk. *Note sur deux crânes d'Esquimaux du Labrador*. Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie. Tome XI, 1899.

³ G. Hervé. *L'Ethnogénie des populations françaises*. Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris, 1896.

dans les stations de la pierre polie, mais pour ma part, bien qu'il ne soit pas possible de se prononcer maintenant avec une précision absolue, je suis assez porté à considérer quelques crânes des sépultures lacustres comme présentant certains caractères de la race de Baumes-Chaudes, si fréquente en France pendant toute la durée de la période de la pierre polie, et dont les prédécesseurs ont peuplé l'Europe centrale et occidentale peu après la race de Neanderthal, s'ils ne sont pas, toutefois, les descendants modifiés de cette dernière.

(A suivre).

LE GOUVERNEMENT BERNOIS

ET LES PASTEURS DE LA CLASSE DE MORGES ET NYON

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

Lorsque, en 1536, les Bernois se furent emparés du Pays de Vaud, ils jugèrent, non sans raison, que le moyen le plus efficace de s'assurer la fidélité de leurs nouveaux sujets serait de leur faire partager leur foi religieuse. Depuis quelques années, Berne avait aboli le catholicisme dans le pays allemand ; elle avait travaillé dans ce sens dans les quatre mandements du district d'Aigle qui lui appartenaient déjà ; il était naturel qu'elle poursuivît cette œuvre dans son pays romand.

Après la dispute de Lausanne, en octobre 1536, les baillis reçurent de Leurs Excellences l'ordre d'introduire le culte réformé dans tout le Pays de Vaud. Cela n'alla pas absolument tout seul. Non pas, à la vérité, que le peuple vaudois manifestât une opposition violente qui n'était ni dans son caractère ni dans ses mœurs, mais cette opposition, pour être sourde, n'en était que plus tenace. Longtemps, il montra un grand attachement au papisme. Près d'un siècle après la conquête, on signale encore ici et là des traces de l'ancien